Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 17

Artikel: Quelques mots sur les patois de la Suisse française
Autor: L.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180382

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Septième année. N° 17. Samedi 24 Avril 1869.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Quelques mots sur les patois de la Suisse française.

Un patois est une langue demeurée inculte, restée, pour ainsi dire, à l'état de nature; c'est un idiome attardé, à côté d'une langue qui s'est perfectionnée, enrichie, polie et qui est devenue littéraire et classique. Partout où se sont formés des centres, les langues se sont développées et sont devenues littéraires; elles ont suivi l'évolution des civilisations; tandis qu'en dehors de ces foyers de lumière, elles sont demeurées plus ou moins stationnaires, et sont restées des patois. Aussi est-ce dans les campagnes, où la diffusion des idées et des connaissances est plus lente, que les patois sont essentiellement parlés.

Les patois romans, les seuls qui doivent nous occuper ici, sont issus du mélange, ou du contact du latin avec des idiomes plus anciens et avec les langues des peuples envahisseurs du moyen-âge. En France, ils se divisent en deux groupes : il y a les patois du Nord ou de langue d'oïl (*oïl*, oui; lat. *hoc illad*), plus rudes, plus sourds, moins harmonieux; et ceux du Midi, ou de langue d'oc (*oc*, oui, lat. *hoc*), plus sonores, plus doux, plus musicaux.

Les patois du Nord, qui ont pu avoir un centre, ont vu la langue française se former au milieu d'eux. Ceux du Midi se sont élevés un moment à la hauteur d'une langue littéraire, et ont brillé d'un vif éclat du XIme au XIIIme siècle, à preuve la brillante poésie des troubadours; puis, brusquement arrêtés dans leur développement littéraire par la terrible croisade contre les Albigeois, ils sont peu à peu retombés à l'état de patois, où ils sont encore aujourd'hui.

Il est difficile de fixer entre ces deux groupes une limite un peu exacte, car ils se pénètrent mutuellement sur leurs frontières et produisent des idiomes mixtes. On serait plus vrai en disant qu'ils forment une série non interrompue de nuances qui se fondent les unes dans les autres, et vont se décolorant du Midi au Nord.

En Suisse, la limite est aussi peu distincte; toutefois on peut la fixer d'une manière approximative au mont Chasseral, dans le Jura. C'est-à-dire que tout ce qui est au nord de cette montagne appartiendrait à la langue d'oïl; tandis que tout le pays au midi, Neuchâtel, Vaud, Genève, Fribourg et Valais se rattacheraient plutôt à la langue d'oc.

Comme nous nous trouvons sur les frontières de la langue d'oïl, nous avons nécessairement quelques rapports avec elle, ne fût-ce que notre affirmation qui est très souvent *oï;* mais en général nos affinités sont dans le Midi. C'est ainsi que l'*a* final de notre patois se prononce très ferme, si bien que dans nombre de localités on entend une sorte d'*o* : *allô* pou *allâ, trovô* pour *trovâ*; or il y a quelque chose d'analogue dans le provençal, où l'*a* final de l'italien, dans les mots féminins, est devenu un *o* final : *uno filho*, une jeune fille; *Margarido*, Marguerite; *boueno chiero*, bonne chère. Et le *ch* qui remplace si souvent l'*s*, surtout dans le canton de Fribourg, au Pays-d'Enhaut et dans les vallées d'Hérens et des Anniviers? autre rapport avec le Midi. Ensuite, nous avons beaucoup plus de syllabes sonores que les patois du Nord, surtout dans les contrées écartées, où l'influence du français a été jusqu'ici presque insignifiante. Il y aurait sans doute d'autres rapprochements à faire, et l'on trouverait peut-être que certaines contrées de la Suisse française ont plus de rapport avec telle province du Midi; mais ce serait l'objet d'une étude très spéciale et qui exigerait plus de loisirs que je n'en ai.

Les patois de la Suisse française, abstraction faite de celui du Jura bernois, peuvent eux-mêmes se subdiviser en deux groupes assez distincts; il y a les patois du plateau et du Jura d'une part, et, d'autre part, ceux des Alpes. Ces derniers, qui sont en général moins altérés, se distinguent de ceux du premier groupe par la présence d'une articulation particulière, tout à fait analogue au *th* anglais et qui y remplace généralement la consonne *t*. Le *d* y subit souvent une transformation analogue et devient une sorte de *th* anglais adouci que l'on peut figurer par *dh*. Quelquefois même le *th* anglais y remplace l'articulation *clli* ou *lh* (ll mouillées); ainsi le mot *plhe* (plus, patois du plateau) se prononce *pthe* à Château-d'OEx, et fait entendre un son intermédiaire entre *pfe* et *pse;* ainsi encore le verbe *cllioure* (patois du plateau) se prononce *thoure* à Aigle et dans d'autres localités, faisant entendre une articulation mixte entre *foure* et *boure*. De plus, la lettre *s*, dans les patois des Alpes, se prononce très souvent comme le *ch* du français dans *chapeau*. C'est si habituel au patois fribourgeois, pour ne citer que celui-là, que cela lui donne un faux air de patois auvergnat. De plus ces patois sont parlés avec une sorte de cantilène qui n'est pas sans analogie avec le chant des Provençaux. Cette parole un

peu chantée commence à se faire entendre au-delà de Vevey, à Montreux, par exemple ; et de là on peut la suivre dans ses variations, d'un côté jusqu'aux Alpes de Bex et en Valais ; et, de l'autre, en passant par le Pays-d'Enhaut, jusque dans la Gruyère et le sud-ouest du canton de Fribourg. La Savoie me paraît se rattacher aussi à ce groupe, sauf peut-être les environs de Genève où le patois est fort altéré.

Les patois du plateau et du Jura se distinguent surtout par une prononciation franche et nette de la consonne *t*. Dans le Jorat, par exemple, on dira *l'îrè* ou *l'ètâi malâdo;* dans la Gruyère, ce sera *l'ethâi malâdo*. Un autre exemple fera mieux comprendre ces différences. On dit dans le Jorat : *Lè felhè et lè tzèvau ne* sâvant *pas iô l'è s'n* hoteau. Dans la Gruyère on dira : *Lè filhè et lè tzavau ne* châvont *pas iô* cherè *lou* hoteau. *Hoteau*, *hotheau* qui signifie maison, logement, cuisine, est le même que le français *hôtel*, qui continue de se dire dans le sens de demeure somptueuse.

Je m'en tiendrai à cette distinction genérale. Au surplus, on ne trouve plus au-delà que des nuances difficiles à saisir, nuances qui varient d'un village à l'autre. Ici, par exemple, on dira *de l'ïguie* pour de l'eau, là, ce sera *de l'aigue*, de *l'aiguie,* de *l'aidie* (ces deux derniers se prononcent en deux syllabes) ; ailleurs encore, de *l'aivoue,* de *l'ivoue*, de *l'aivoua*, de *l'ivoua;* si bien qu'on peut dire avec le doyen Bridel que ce mot varie presque à chaque fontaine.

En somme, on peut dire que tous nos patois ne diffèrent les uns des autres que par la prononciation et un nombre assez restreint de mots ou d'expressions locales, tandis que le fond de l'idiome est à peu près le même partout.

Les quelques mots qui précèdent ont servi d'introduction à la séance de patois donnée à Lausanne, l'hiver dernier, et répétée dans quelques villes du canton ; aussi ne faut-il y voir qu'une courte introduction et non une étude approfondie.

L. F.

M. Buisson à Lausanne.

L'attaque et la réponse.

Nous continuons notre récit. — La conférence de M. Buisson, annoncée par la *Gazette,* de la manière flatteuse dont nous avons parlé, va s'ouvrir. Une foule avide de l'entendre envahit la salle du Casino, et bientôt le professeur, développant la première partie de son programme, critique avec une fermeté étonnante, une franchise rare, l'enseignement religieux dans les écoles. Entre ses mains, le catéchisme tombe en lambeaux ; l'Ancien Testament, ses récits miraculeux ou surnaturels passent à l'état de légendes d'une morale plus ou moins édifiante, et l'histoire du peuple de Dieu va prendre sa place parmi les histoires profanes.

Tout cela est accompagné de réflexions souvent très justes, il est vrai, mais parfois exagérées sur l'effet que peut produire chez les jeunes intelligences la lecture de la Bible ou des manuels qui en sont tirés. Par ci par là, la méthode pédagogique de M. Buisson a paru d'une efficacité douteuse ; tel est par exemple le libre examen laissé à l'enfant.

Il faut avouer qu'après la musique des frères Müller, dans le même local, le concert de M. Buisson était passablement discordant.

Cependant, nombre de gens qui étaient allés au Casino d'un air craintif, rabaissant le bord de leur chapeau, et s'efforçant de prouver à leurs alentours qu'une simple curiosité les y avaient amenés, prirent, en sortant de la séance, une toute autre allure. Le chapeau était mis plus coquettement, l'air était moins embarrassé, et, donnant essor à des idées longtemps contenues, ils disaient avec la meilleure grâce, à qui voulaient les entendre :

« Mais savez-vous qu'il y a là beaucoup de bon !... « il y a du reste longtemps que tout ça me trottait « par la tête. »

Ces réflexions se comprennent : le grelot était attaché.

Le Vaudois est toujours lent à se prononcer et craint constamment de se compromettre. Nous nous ressentons encore en cela de la domination bernoise. Qu'on nous permette de citer à cette occasion quelques lignes de M. J. Cart, empruntées à sa biographie de *Pierre Viret*, ouvrage remarquablement bien fait, et dont nous aurons le plaisir d'entretenir prochainement nos lecteurs :

> Sous la dépendance et sous la main de fer d'un nouveau maître, les habitants du pays de Vaud offrirent le spectacle uniforme d'un affaissement moral et d'un esprit disposé à tout accepter en silence. Le caractère de notre peuple a donc été profondément et fâcheusement influencé par une domination étrangère aux dispositions naturelles, aux mœurs et aux habitudes que le temps avait formées ; il a conservé pendant des siècles une disposition craintive et une impression énervante d'humiliation et d'infériorité. Le peuple vaudois s'est appris à cacher sa pensée, à accéder en apparence, du moins, à la volonté et à l'opinion d'autrui, et à traiter avec une certaine indifférence de graves sujets. Après 65 ans d'indépendance et de liberté, les traces du passé se montrent encore parmi nous et ne s'effacent que trop lentement.

M. Ray, dans son ouvrage intitulé : *Genève et les rives du Léman*, dit en parlant du caractère vaudois :

> Inspirée par la théologie, la pensée vaudoise n'a pas embrassé le problème de la vie dans toute son étendue ; aux déductions de la science, elle a préféré les instructions *à priori* de la foi ; elle a négligé le côté rationnel et expérimental des choses. Les habitudes de réticence, de timidité, de cachoteries, encore subsistantes en fait de croyances, contribuent à l'incertitude de la situation actuelle.

Chacun connaît la réponse du batelier de Villeneuve à quelqu'un qui lui demandait, en vue d'une course de montagne :

— Que pensez-vous du temps ?

— Voilà, le temps est là.

Ces bateliers sont encore très nombreux parmi nous ; depuis quelques jours nous avons entendu mainte fois ce petit dialogue :

— Êtes-vous pour ou contre M. Buisson ?

— Voilà.

— Êtes-vous pour ou contre M. Chapuis ?

— Je ne vois pas pourquoi je serais contre.